

« Ainsi s'expliquerait ce phénomène inexplicable à moins qu'il n'y ait rien, en dépit de ce qu'on a entrevu, vu, senti et ressenti — ce qui est encore possible ! »

Ces derniers mots étaient une lâcheté de ma part ; mais je voulais jusqu'à un certain point couvrir ma dignité de professeur, et ne pas trop prêter à rire aux Américains, qui rient bien, quand ils rient. Je me réservais une échappatoire. Au fond, j'admettais l'existence du « monstre. »

Mon article fut chaudement discuté, ce qui lui valut un grand retentissement. Il rallia un certain nombre de partisans. La solution qu'il proposait, d'ailleurs, laissait libre carrière à l'imagination. L'esprit humain se plaît à ces conceptions grandioses d'être surnaturels. Or la mer est précisément leur meilleur véhicule, le seul milieu où ces géants — près desquels les animaux terrestres, éléphants ou rhinocéros, ne sont que des nains — puissent se produire et se développer. Les masses liquides transportent les plus grandes espèces connues de mammifères, et peuvent receler elles-mêmes des mollusques d'une incomparable taille, des crustacés effrayants à contempler, tels que seraient des homards de cent mètres ou des crabes pesant deux cents tonnes ! Pourquoi non ? Autrefois, les animaux terrestres, contemporains des époques géologiques, les quadrupèdes, les quadrumanes, les reptiles, les oiseaux étaient construits sur des gabarits gigantesques. Le Créateur les avait jetés dans un monde colossal que le temps a réduit peu à peu. Pourquoi la mer, dans ses profondeurs ignorées, n'aurait-elle pas gardé ces vastes échantillons de la vie d'un autre âge, elle qui ne se modifie jamais, alors que le noyau terrestre change presque incessamment ? Pourquoi ne cacherait-elle pas dans son sein les dernières variétés de ces espèces titanesques, dont les anneaux sont des siècles, et les siècles des millénaires ?

Mais je ne laisse entraîner à des rêveries qu'il ne m'appartient plus d'entretenir ! Trêve à ces chimères que le temps a changées pour moi en réalités terribles. Je le répète, l'opinion se fit alors sur la nature du phénomène, et le public admit sans conteste l'existence d'un être prodigieux qui n'avait rien de commun avec les fabuleux serpents de mer.

Mais si les uns ne virent là qu'un problème purement scientifique à résoudre, les autres, plus positifs, surtout en Amérique et en Angleterre, furent d'avis de purger l'Océan de ce redoutable monstre, afin de rassurer les communications transocéaniques. Les journaux industriels et commerciaux traitèrent la question principalement à ce point de vue. La *Shipping and Mercantile Gazette*, le  *Lloyd*, le *Paquet*, la *Revue maritime et coloniale*, toutes les feuilles dévouées aux Compagnies d'assurances, qui menaçaient d'élever le taux de leurs primes, furent unanimes sur ce point.

L'opinion publique s'étant prononcée, les Etats de l'Union se déclarèrent les premiers. On fit à New-York les préparatifs d'une expédition destinée à poursuivre le narwal. Une frégate de grande marche, l'*Abraham-Lincoln*, se mit en mesure de prendre la mer au plus tôt. Les arsenaux furent ouverts au commandant Farragut, qui pressa activement l'armement de sa frégate.

Précisément, et ainsi que cela arrive toujours, du moment que l'on se fut décidé à poursuivre le monstre, le monstre ne reparut plus. Pendant deux mois, personne n'en entendit parler. Aucun navire ne le rencontra. Il semblait que cette Licorne eût connaissance des complots qui se tramait contre elle. On en avait tant causé, et même par le câble transatlantique ? Aussi les plaisants prétendent-ils que cette fine mouche avait arrêté au passage quelque télégramme dont elle faisait maintenant son profit.

Donc, la frégate armée pour une campagne lointaine et pourvue de formidables engins de pêche, on ne savait plus où la diriger. Et l'impatience allait croissant, quand, le 2 juillet, on apprit qu'un steamer de la ligne de San-Francisco de Californie à Shanghai avait revu l'animal, trois semaines auparavant, dans les mers septentrionales du Pacifique.

L'émotion causée par cette nouvelle fut extrême. On n'accorda pas vingt-quatre heures de répit au commandant Farragut. Ses vives étaient embarquées. Ses soutes regorgeaient de charbon. Pas un homme ne manquait à son rôle d'équipage. Il n'avait qu'à allumer ses fourneaux, à chauffer, à démarrer ! On ne lui eût pas pardonné une demi-journée de retard ! D'ailleurs, le commandant Farragut ne demandait qu'à partir.

Trois heures avant que l'*Abraham-Lincoln* ne quittât la pier de Brooklyn, je reçus une lettre libellée en ces termes :

« M. Aronax, professeur au muséum de Paris,  
« Fifth Avenue hotel,  
« New-York.

« Monsieur,  
« Si vous voulez vous joindre à l'expédition  
« de l'*Abraham-Lincoln*, le gouvernement de  
« l'Union verra avec plaisir que la France soit  
« représentée par vous dans cette entreprise. Le  
« commandant Farragut tient une cabine à votre  
« disposition.

« Très-cordialement, votre  
« J.-B. HOBSON,  
« Secrétaire de la marine. »

### CHAPITRE III

#### COMME IL PLAIRA A MONSIEUR

Trois secondes avant l'arrivée de la lettre de J.-B. Hobson, je ne songeais pas plus à poursuivre la Licorne qu'à tenter le passage du Nord-Ouest. Trois secondes après avoir lu la lettre

de l'honorable secrétaire de la marine, je comprenais enfin que ma véritable vocation, l'unique but de ma vie, était de chasser ce monstre inquiétant et d'en purger le monde.

Cependant, je revenais d'un pénible voyage, fatigué, avide de repos. Je n'aspirais plus qu'à revoir mon pays, mes amis, mon petit logement du Jardin des Plantes, mes chères et précieuses collections ! Mais rien ne put me retenir. J'oubliai tout, fatigues, amis, collections, et j'acceptai sans plus de réflexions l'offre du gouvernement américain.

« D'ailleurs, pensai-je, tout chemin ramène en Europe, et la Licorne sera assez aimable pour m'entraîner vers les côtes de France ! Ce digne animal se laissera prendre dans les mers d'Europe pour mon agrément personnel — et je ne veux pas rapporter moins d'un demi-mètre de sa hallebarde d'ivoire au Muséum d'histoire naturelle. »

Mais, en attendant, il me fallait chercher ce narwal dans le nord de l'Océan Pacifique ; ce qui, pour revenir en France, était prendre le chemin des antipodes.

« Conseil ! » criai-je d'une voix impatiente. Conseil était mon domestique. Un garçon dévoué qui m'accompagnait dans tous mes voyages ; un brave Flamand que j'aimais et qui me le rendait bien ; un être phlegmatique par nature, régulier par principe, zélé par habitude, s'étonnant peu des surprises de la vie, très-adroit de ses mains, apte à tout service, et, en dépit de son nom, ne donnant jamais de conseils — même quand on ne lui en demandait pas.

A se frotter aux savants de notre petit monde du Jardin des Plantes, Conseil en était venu à savoir quelque chose. J'avais en lui un spécialiste, très-ferré sur la classification en histoire naturelle, parcourant avec une agilité d'acrobate toute l'échelle des embranchements, des groupes, des classes, des sous-classes, des ordres, des familles, des genres, des sous-genres, des espèces et des variétés. Mais sa science s'arrêtait là. Classifier, c'était sa vie, et il n'en savait pas davantage. Très-versé dans la théorie de la classification, peu dans la pratique, il n'eût pas distingué, je crois, un cachalot d'une baleine ! Et cependant quel brave et digne garçon !

Conseil, jusqu'ici et depuis dix ans, n'avait suivi partout où m'entraînait la science. Jamais une réflexion de lui sur la longueur ou la fatigue d'un voyage. Nulle objection à boucler sa valise pour un pays quelconque, Chine ou Congo, si éloigné qu'il fut. Il allait là comme ici, sans en demander davantage. D'ailleurs d'une belle santé qui défiait toutes les maladies ; des muscles solides, mais pas de nerfs, pas l'apparence de nerfs — au moral, s'entend.

Ce garçon avait trente ans, et son âge était à celui de son maître comme quinze est à vingt. Qu'on m'exeuse de dire ainsi que j'avais quarante ans.

Seulement, Conseil avait un défaut. Formaliste outré, il ne me parlait jamais qu'à la troisième personne — au point d'en être agaçant.

« Conseil ! » répétai-je, tout en commençant d'une main fébrile mes préparatifs de départ.

Certainement, j'étais sûr de ce garçon si dévoué. D'ordinaire, je ne lui demandais jamais s'il lui convenait ou non de me suivre dans mes voyages ; mais cette fois, il s'agissait d'une expédition qui pouvait indéfiniment se prolonger, d'une entreprise hasardeuse, à la poursuite d'un animal capable de couler une frégate comme une coque de noix ! Il y avait là matière à réflexion, même pour l'homme le plus impassible du monde ! Qu'allait dire Conseil ?

« Conseil ! » criai-je une troisième fois.

Conseil parut.

« Monsieur m'appelle ? dit-il en entrant.

« Oui, mon garçon. Prépare-moi, prépare-toi. Nous partons dans deux heures.

« Comme il plaira à monsieur, répondit tranquillement Conseil.

« Pas un instant à perdre. Serre dans ma malle tous mes ustensiles de voyage, des habits, des chemises, des chaussettes, sans compter, mais le plus que tu pourras, et hâte-toi !

« Et les collections de monsieur ? fit observer Conseil.

« On s'en occupera plus tard.

« Quoi ! les archiotherium, les hyracotherium, les orodons, les chéropotamus et autres carcasses de monsieur ?

« On les gardera à l'hôtel.

« Et le babiroussa vivant de monsieur ?

« On le nourrira pendant notre absence. D'ailleurs, je donnerai l'ordre de nous expédier en France notre ménagerie.

« Nous ne retournons donc pas à Paris ? demanda Conseil.

« Si... certainement... répondis-je évasivement, mais en faisant un crochet.

« Le crochet qui plaira à monsieur.

« Oh ! ce sera peu de chose ! Un chemin un peu moins direct, voilà tout. Nous prenons passage sur l'*Abraham-Lincoln*.

« Comme il conviendra à monsieur, répondit paisiblement Conseil.

« Tu sais, mon ami, il s'agit du monstre... du fameux narwal... Nous allons en purger les mers !... L'auteur d'un ouvrage in-quarto en deux volumes sur les *Mystères des grands fonds sous-marins* ne peut se dispenser de s'embarquer avec le commandant Farragut. Mission glorieuse, mais... dangereuse aussi ! On ne sait pas où l'on va ! Ces bêtes-là peuvent être très-capricieuses ! Mais nous irons quand même ! Nous avons un commandant qui n'a pas froid aux yeux !... »

« Comme fera monsieur, je ferai, répondit Conseil.

« Et songes-y bien ! car je ne veux rien te cacher. C'est là un de ces voyages dont on ne revient pas toujours !

« Comme il plaira à monsieur. »

Un quart d'heure après, nos malles étaient prêtes. Conseil avait fait en un tour de main, et j'étais sûr que rien ne manquait, car ce garçon classait les chemises et les habits aussi bien que les oiseaux ou les mammifères.

L'ascenseur de l'hôtel nous déposa au grand vestibule de l'entresol. Je descendis les quelques marches qui conduisaient au rez-de-chaussée. Je réglai ma note à ce vaste comptoir toujours assiégré par une foule considérable. Je donnai l'ordre d'expédier pour Paris (France) mes ballots d'animaux empaillés et de plantes desséchées. Je fis ouvrir un crédit suffisant au babiroussa, et Conseil me suivant, je sautai dans une voiture.

Le véhicule à vingt francs la course descendit Broadway jusqu'à Union-square, suivit Fourth Avenue jusqu'à sa jonction avec Bowery-street, prit Katrin-street et s'arrêta à la trente-quatrième pier. Là, le Katrin-ferry-boat nous transporta, hommes, chevaux et voiture, à Brooklyn, la grande annexe de New-York, située sur la rive gauche de la rivière de l'Est, et en quelques minutes, nous arrivions au quai près duquel l'*Abraham-Lincoln* vomissait par ses deux cheminées des torrents de fumée noire.

Nos bagages furent immédiatement transbordés sur le pont de la frégate. Je me précipitai à bord. Je demandai le commandant Farragut. Un des matelots me conduisit sur la dunette, où je me trouvai en présence d'un officier de bonne mine qui me tendit la main.

« Monsieur Pierre Aronax ? me dit-il.

« Lui-même, répondis-je. Le commandant Farragut ?

« En personne. Soyez le bienvenu, monsieur le professeur. Votre cabine vous attend. »

Je saluai, et laissant le commandant aux soins de son appareillage, je me fis conduire à la cabine qui m'était destinée.

L'*Abraham-Lincoln* avait été parfaitement choisi et aménagé pour sa destination nouvelle. C'était une frégate de grande marche, munie d'appareils surchauffeurs, qui permettaient de porter à sept atmosphères la tension de sa vapeur. Sous cette pression, l'*Abraham-Lincoln* atteignait une vitesse moyenne de dix-huit milles et trois dixièmes à l'heure, vitesse considérable, mais cependant insuffisante pour lutter avec le gigantesque cétacé.

Les aménagements intérieurs de la frégate répondaient à ses qualités nautiques. Je fus très-satisfait de ma cabine, située à l'arrière, qui s'ouvrait sur le carré des officiers.

« Nous serons bien ici, dis-je à Conseil.

« Aussi bien, n'en déplaise à monsieur, répondit Conseil, d'un bernard-hermite dans la coquille d'un bucin. »

Je laissai Conseil arrimer convenablement nos malles, et je remontai sur le pont afin de suivre les préparatifs de l'appareillage.

A ce moment, le commandant Farragut faisait larguer les dernières amarres qui retenaient l'*Abraham-Lincoln* à la pier de Brooklyn. Ainsi donc, un quart d'heure de retard, moins même, et la frégate partait sans moi, et je manquais cette expédition extraordinaire, surnaturelle, invraisemblable, dont le récit véritable pourra bien trouver cependant quelques merveilles.

Mais le commandant Farragut ne voulait perdre ni un jour, ni une heure pour rallier les mers dans lesquelles l'animal venait d'être signalé. Il fit venir son ingénieur.

« Sommes-nous en pression ? lui demanda-t-il.

« Oui, monsieur, répondit l'ingénieur.

« Go head, » cria le commandant Farragut.

A cet ordre, qui fut transmis à la machine au moyen d'appareils à air comprimé, les mécaniciens firent agir la roue de la mise en train. La vapeur siffla en se précipitant dans les tiroirs entr'ouverts. Les longs pistons horizontaux gémissaient et poussaient les bielles de l'arbre. Les branches de l'hélice battaient les flots avec une rapidité croissante, et l'*Abraham-Lincoln* avançait majestueusement au milieu d'une centaine de ferry-boats et de tenders (1) chargés de spectateurs, qui lui faisaient cortège.

Les quais de Brooklyn et toute la partie de New-York qui borde la rivière de l'Est étaient couverts de curieux. Trois hurrahs, partis de cinq cent mille poitrines, éclatèrent successivement. Des milliers de monchoirs s'agitèrent au-dessus de la masse compacte et sautèrent l'*Abraham-Lincoln* jusqu'à son arrivée dans les eaux de l' Hudson, à la pointe de cette presqu'île allongée qui forme la ville de New-York.

Alors, la frégate, suivant du côté de New-Jersey l'admirable rive droite du fleuve toute chargée de villas, passa entre les forts qui la saluèrent de leurs plus gros canons. L'*Abraham-Lincoln* répondit en amenant et en hissant trois fois le pavillon américain, dont les trente-neuf étoiles resplendissaient à sa corne d'artimon ; puis, modifiant sa marche pour prendre le chemin balisé qui s'accroûtait dans la baie intérieure formée par la pointe de Sandy-Hook, il rasa cette langue sablonneuse où quelques milliers de spectateurs l'accablèrent encore une fois.

Le cortège des boats et des tenders suivait toujours la frégate, et il ne la quitta qu'à la hauteur du light-boat dont les deux feux marquaient l'entrée des passes de New-York.

Trois heures sonnèrent alors. Le pilote descendit dans son canot, et rejoignit la petite goélette qui l'attendait sous le vent. Les feux furent poussés ; l'hélice battit plus rapidement les flots ; la frégate longea la côte jaune et basse de Long-Island, et, à huit heures du soir, après avoir perdu dans le nord-ouest les feux de Fire-Island, elle courut à toute vapeur sur les sombres eaux de l'Atlantique.

(A continuer.)

(1) Petits bateaux à vapeur qui font le service des grands steamers.

### NOS GRAVURES

#### La chasse à l'ours blanc dans les régions polaires.

(Voir la gravure, p. 22.)

Voilà une chasse à laquelle bien peu de personnes peuvent prendre part. L'ours blanc n'habite en effet que les régions avoisinant le pôle Arctique, le Groënland, le Spitzberg, etc., et c'est dans les immenses solitudes de glace où il règne en souverain qu'il faut aller chercher ce terrible animal.

Habitant les neiges éternelles du cercle polaire, l'ours blanc a des habitudes en harmonie avec ces climats rigoureux. On dit que le fond de sa nature n'est pas cruel, mais l'âpreté des régions qu'il occupe le rend hardi et vorace. Il se jette sur tous les autres animaux, qui sont d'ailleurs incapables de lui résister, et, plongeant avec une adresse extraordinaire, il fait une chasse acharnée aux phoques, aux jeunes cétacés et aux poissons. Habitué à ne jamais rencontrer de résistance dans ses domaines, il se précipite avec rage contre l'homme, lorsqu'il le rencontre à terre ou qu'il le trouve dans un canot. Les marins arrêtés par les glaces ont eu bien souvent à lutter contre des attaques terribles de l'ours blanc, et il faut avoir un grand sang-froid et être adroit chasseur pour affronter de gaieté de cœur les griffes du féroce animal.

Il arrive quelquefois que les ours blancs se réunissent, montent sur un glaçon, et, inconscients du danger, s'endorment, allant à la dérive sur cette embarcation qui, bien souvent, les conduit loin de la terre. Malheur aux chasseurs qui se laissent surprendre par cette troupe ; car, privés de toute nourriture, ces animaux deviennent véritablement terribles et se précipitent aveuglément sur tout ce qui se présente devant eux. Lorsqu'ils ne trouvent aucune subsistance, ils en viennent bientôt à se jeter les uns sur les autres et à s'entre-dévorer. Le plus fort reste le dernier jusqu'à ce qu'il meure d'inanition.

En été, l'ours blanc cesse d'habiter l'eau et se réfugie dans l'intérieur des terres. Là, il attaque les rennes, tout en s'accommodant d'une nourriture végétale à laquelle il s'habitue facilement. La grande force dont il est doué le rend moins dangereux sur l'eau que sur la terre ferme.

Notre gravure nous montre un chasseur poursuivant un ours blanc à coups de fusil, tandis qu'un autre chasseur cherche à s'emparer d'un de ces animaux qui, probablement, n'a été que blessé.

L'ours blanc craint beaucoup la chaleur et, pour cette raison, vit difficilement dans nos jardins zoologiques. Bien moins intelligent que l'ours brun d'Europe, l'ours noir du Thibet ou l'ours gris de l'Amérique, il ne se montre susceptible d'aucune éducation, et reste toujours taciturne et d'une sauvagerie brutale et stupide.

#### Un Jour d'Hiver en Hollande

Comme tout le monde le sait, la Hollande est sillonnée en tous sens par des canaux grands et petits, qui servent au double but d'assainir les terres, partout très-basses, et de fournir un moyen facile de communiquer d'une partie à l'autre de ce pays fertile. Ces canaux que parcourent en été des embarcations de toutes les formes, offrent en hiver une surface glacée très-propice au patinage, et dont on se sert, non-seulement pour l'exercice et l'amusement, mais encore pour les affaires et les trajets de longue haleine.

Notre gravure nous montre plusieurs espèces de voitures à patins ; depuis la jolie chaise, dans laquelle, entourée de chaudes fourrures, une élégante d'Amsterdam, à demi couchée, se fait promener doucement et jouit de la belle journée ; jusqu'au traîneau de construction primitive que ramène de la ville quelque brave garçon de cultivateur, après avoir vendu ses légumes et ses volailles, et fait provision de tabac et de thé. Parmi les voitures circulent les patineurs et les patineuses. Dans l'avant plan, l'on voit quelques jolies femmes, les unes montées sur des patins, et s'aidant d'un long bâton ferré, qui évite maintes chutes à celles qui n'ont pas